

FAUDA : essai sur la série israélienne Fauda

Description

Par Bernard Favier, en Septembre 2020

Je commencerai ce travail d'analyse en citant une intervention d'Elias Sanbar lors d'un entretien à ReMMO, autour du à plan Trump à pour la Palestine, en compagnie de Dominique Vidal. Elias Sanbar est Ambassadeur de la Palestine auprès de l'UNESCO mais il est aussi un grand cinéphile. A l'occasion de ce rendez-vous, Elias Sanbar a évoqué la similitude qu'il existait entre les deux colonisations : américaine et israélienne. Je le cite :

  Il y a quelque chose de très profond entre les Etats Unis et Israël, ces deux pays sont nés de la même façon, les deux sont nés d'une colonisation. L'effet de miroir qui dit aux USA combien ils sont légitimes se reflète exactement dans l'Israël. Ces deux pays sont nés d'une colonisation de remplacement et non de la colonisation de peuples autochtones. Et dans l'histoire américaine, chose fabuleuse, quand ils arrivent il y a 400 nations indiennes capables d'exploiter toutes les ressources. Ils les déciment et font venir pour la main d'uvre des esclaves noirs d'Afrique. Il y a bien quelque chose de commun, parce que quand les Belges arrivent au Congo ils ne le voient pas ils l'exploitent, comme ont pratiqué les Anglais en Inde. Il y a, donc, un phénomène de reconnaissance. Ces deux pays, Israël et les Etats Unis pensent qu'ils sont tous les deux la quintessence du bien, doublé d'une mission divine. Ne jamais oublier qu'Israël est n  en réponse à la barbarie nazie, donc, dans le camp du bien à.

Je vais tenter, à partir de ce qui pourrait être un postulat sur l'occupation de l'espace et l'accaparement des ressources, de voir à travers une série qui se revendique comme une œuvre de fiction, mais, in fine, pas tant que à, comment ces deux pays ont tenté, et pour les Etats Unis  ussi, grâce à un genre cinématographique, le Western, à faire imprimer l' g de comme étant le récit de leur histoire. *Fauda* serait alors une sorte de miroir du western américain tendu aux spectateurs, dans un autre temps et dans d'autres lieux. A ceci près que, lorsque le western devient un genre de cinéma triomphant, les Indiens ont d j été exterminés. La mission du Western consistera, exclusivement, à favoriser la substitution de l' g de à l'histoire. Les Palestiniens, eux, malgré la Nakba de 1948, l'expulsion très violente et meurtrière de plus de huit cent mille d'entre eux, sont encore là.

Le principe de cette série consiste, à partir d'un groupe d'une dizaine d'hommes et deux femmes, à constituer une Unité d'infiltration dont les missions seront d'intervenir en territoire palestinien. Ces missions d'infiltration en *territoire ennemi* ne sont pas totalement effectuées en terre inconnue puisqu'elles interviennent sur des espaces d j occupés par l'armée israélienne, même si la série fait politiquement l'impasse sur cette occupation, sauf à deux ou trois exceptions. Le principe de l'infiltration est simple. Une équipe soudée parfaitement bilingue arabe/hébreu, allant parfois jusqu'à se grimer pour paraître plus arabe, une équipe surarm e et équipée de tous les moyens de transmission et d'observation les plus sophistiqués, va traquer des Palestiniens armés. Mais ce qui est criant, c'est bien la

disproportion des moyens dont chaque *camp* dispose. Surarmement sophistiqué et techniques dernier cri côté israélien, armement rudimentaire avec au passage une note certainement issue du scénario comme une marque de fabrique du *terrorisme*, un penchant pour les explosifs côté palestinien. Au final ce qui caractérise ces trois saisons, c'est qu'elles sont toutes les trois, imprégnées de ce qui pourrait être l'inconscient d'Israël. Le récit devient, de bout en bout, une métaphore permanente de l'occupation, par l'occupation de l'espace mais, en plus, par une occupation jusqu'à saturation de l'écran par l'Unité d'infiltration au détriment des Palestiniens, à laquelle assistent nos regards, par nature impuissants.

FAUDA Saison 1

La création de la série israélienne la plus célèbre, aujourd'hui, émane de deux personnages dont les histoires personnelles sont le reflet de cette série. Lior Raz d'abord. Il est né et a grandi dans une colonie de Cisjordanie occupée, de parents juifs qui ont émigré d'Irak et d'Algérie. Son père travaille pour le ministère de la Défense et sa mère est enseignante.

Après avoir obtenu son diplôme d'études secondaires, il rejoint l'unité d'élite de l'armée israélienne Douvdevan. Alors qu'il est à l'armée, son amie Iris Azulai est poignardée et morte par un Palestinien de Bethléem, cette mort aura une influence déterminante sur la construction de la série. Après son service militaire en 1993, il part aux États Unis, Arnold Schwarzenegger l'engage pour être son garde du corps. De retour en Israël il s'inscrit au cours d'art dramatique Nissan Nativ à Tel Aviv. Il est parfaitement bilingue hébreu et arabe.

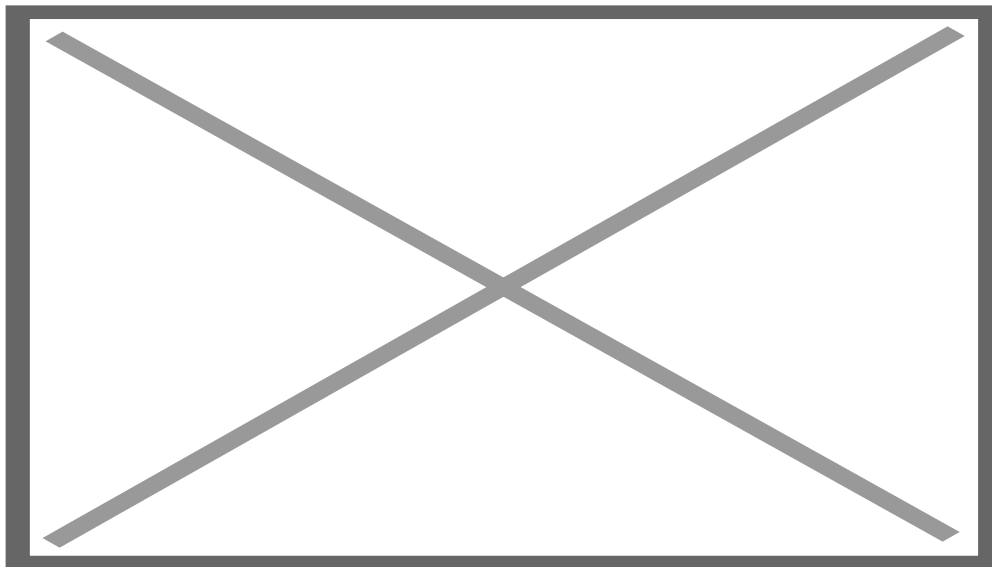
Le second personnage à l'origine de Fauda s'appelle Avi Issacharoff. Il passe son enfance à Givat Shaul, lui aussi parle parfaitement arabe. Après ses études, il devient correspondant aux affaires du Moyen-Orient pour une radio israélienne. En 2014 en reportage têtard, Avi Issacharoff et son cameraman sont attaqués par des jeunes Palestiniens masqués alors qu'ils couvrent une manifestation de protestation dont la cible reste indéterminée ce jour. Il souhaite témoigner dans un livre de son expérience sur le terrain lorsqu'il rencontre son ami Lior Raz devenu acteur et qui, lui, veut témoigner en réalisant un film. La cause est entendue, ils vont co-écrire le scénario de la série Fauda. La première saison sera diffusée en février 2015, la saison 2 en décembre 2017 sur la chaîne câblée israélienne Yes. La série recevra de multiples prix en Israël et aux USA.

Fauda signifie Chaos en arabe, précision nécessaire au regard des affrontements souvent à sens unique qui vont avoir lieu. Il était donc indispensable que cette série soit affublée d'un titre arabe, et que ce titre puisse avoir vocation à cibler et à renforcer l'aspect dramatique attribuable, on le verra, aux Palestiniens. Les membres de l'Unité spéciale sont tous parfaitement bilingues, avantage indispensable pour les opérations d'infiltrations qui sont la marque de fabrique de l'Unité. Nous sommes en 2015. A cette époque les Palestiniens ont déjà opté pour la lutte non violente. Une décision prise essentiellement parce qu'ils ont mesuré la disproportion de leurs moyens militaires face à l'armée israélienne surarmée. Les concepteurs de *Fauda* choisissent, au contraire de la situation réelle en Cisjordanie occupée et sous surveillance permanente, de décrire des Palestiniens surarmés et dans leur majorité membres du Hamas, avec une visée simple et un seul mot d'ordre : *tous terroristes*.

Dans cette première saison le scénario pour l'attaque d'infiltration consistera à localiser le Palestinien Abou Ahmad ennemi public numéro un et à l'éliminer. Un indic signale qu'il sera présent au mariage de son jeune frère. Mais rien ne se passe comme prévu, les infiltrés rapidement repérés sur les lieux de la noce font usage de leurs armes et tuent le jeune marié.

Abou Ahmad qui semblait grimé en vieillard pour se rendre au mariage, averti en chemin par la parade de la fusillade, retourne chez lui. Les douze épisodes seront une battue générale : localiser et abattre Abou Ahmad. Pour faire durer ce scénario le schéma est simple. A chaque localisation, l'unité est sur les dents et débarque sur les lieux. Mais chaque fois Abou Ahmad a disparu, une astuce pour amplifier son insaisissable dangerosité, se renseigner sur le réseau occulte dont il bénéficie, et faire reprendre du service au *tous terrorisés*. L'ennemi palestinien n'est dans aucune séquence valorisé, jamais courageux, plutôt désigné et montré comme un clan violent de fous de Dieu. Jamais série n'a autant correspondu non pas à une réalité vraie, mais à une autre, celle que ce récit devrait graver dans le marbre : une nouvelle légende du peuple juif. Doron Kavillo le personnage principal l'acteur Lior Raz en est aussi le scénariste. Il est issu de Douvdevan l'unité qui a formé ce qui est mis en scène dans *Fauda*. Scénariste, acteur et conseiller technique. Doron le meneur de cette brigade se faufile en Cisjordanie. Rien ne nous signale que nous sommes sur une terre occupée : aucun check point, aucune action de répression dans la profondeur de champ des séquences filmées. L'imitation des séries américaines est patente. Imitation scénaristique et technologique : écarts de contrôle les agents même si une série américaine a été inspirée par une série israélienne, *Homeland* issue de la série *Hatufim*. Dans *Homeland* nous pouvons trouver ce qui manque sur le plan formel à *Fauda* : du suspens dont le seul axe ne sera pas la violence, mais une vraie géopolitique imaginée à l'avantage des USA, qui construit un récit tenant compte de ces réalités, le contraire d'un scénario à sens unique. Accessoirement des cadrages soignés, un découpage et un montage sophistiqués, et un véritable travail sur la lumière. Dans *Fauda*, des deux côtés, israélien ou palestinien, on passe toujours en force soit par assassinat soit par enlèvement. La psychologie y est rudimentaire et les sentiments baignent dans une sensiblerie maladroite. La loi du talion reprend égoïquement du service, à il pour à il dent pour dent, mais plus justement pour l'Unité israélienne, pour une dent toute la mâchoire. Dès qu'une scène est un peu tendue, le réalisateur filme immédiatement en gros plan créant une intensité sans profondeur. Ce qui peut identifier *Fauda* aux séries américaines surtout celle des origines *24 heures chrono*, est essentiellement la visualisation permanente de l'espace. Sa concrétisation doit s'approcher de l'accomplissement d'un fantasme, celui d'une ubiquité totale. Nul besoin pour cela d'installer des éléments de surveillance quand on sait qu'ils existent déjà. Parce qu'Israël exerce sur Gaza et la Cisjordanie un cyber contrôle dont cet Etat est fait une réputation universelle. Ou comment contrôler de façon efficace une population de près de cinq millions de personnes en utilisant l'intelligence artificielle, le big data, les drones et leurs caméras mais aussi les hélicoptères. La cause est entendue, dans *Fauda* le poste de commandement israélien voit tout, entend tout, mais comme un prérequis. Les groupes palestiniens seront, dans les extérieurs, sous surveillance, partout, de nuit comme de jour. Cette surveillance cessera, c'est une loi du genre, lorsque l'action aura besoin de souffler ou de rebondir. Mais nous voyons bien que le quadrillage de la surveillance auquel les Palestiniens sont soumis dans leur réalité quotidienne, devient un acquis visuel qui n'exige même plus une technologie de surveillance à installer pour exister. Il va de soi que l'État d'Israël est partout comme un regard surplombant, dont la parabole serait celle d'un regard divin qui verrait tout et entendrait tout. Ce désir d'ubiquité et de contrôle puise ses origines dans le cinéma allemand, ce principe de surveillance est présent

dans les trois *Mabuse* : films de Fritz Lang des années vingt, trente, et soixante dans lesquels un personnage diabolique, principalement celui de 1933, qui dirige, depuis l'asile psychiatrique où il est interné, un gang de malfaiteurs lui rapportant tous leurs méfaits diaboliques. Ce monstre venu des entrailles des puissances du mal absolu, prôlait pour Fritz Lang, la montée du nazisme. Le docteur Mabuse des années soixante met tous les protagonistes de l'histoire qu'il dirige sous contrôle, grâce à de multiples cameras dissimulées, affichant ce qui est capté sur un mur d'écrans cathodiques. Première vision d'une mise sous surveillance générale au cinéma. L'autre figure tutélaire de *Fauda* serait celle du Western avec le rappel des propos attribués au général Yankee Sheridan lors des *Guerres indiennes* : « un bon indien est d'abord un indien mort ». Propos qui trouve plus qu'un écho, une suite contemporaine, rencontrée sur une place de Tel Aviv lors d'une manifestation de soutien à Elor Azaria, ce soldat israélien, meurtrier d'un jeune palestinien qu'il acheva d'une balle dans la tête alors qu'il gisait au sol gravement blessé. La principale banderole de cette manifestation était sans ambiguïté : KILL THEM ALL.



AL JAZEERA

Cette première saison est d'ailleurs emblématique de quelques systématisations.

La vie personnelle ou quotidienne, le mode de vie palestinien ne sont jamais évoqués ou montrés autrement que pour servir les intérêts de l'Unité israélienne d'intervention. Ce qui veut dire plus précisément que, lorsqu'un Palestinien ou une Palestinienne apparaît à l'écran, c'est que leur présence est liée à l'action que mène l'Unité d'intervention. Jamais dans une digression humaine : une mère et ses enfants, un repas en famille, une veillée. Ce n'est pas le cas des proches des membres de l'Unité dont la vie personnelle est très présente pour l'entretien du moral de la troupe : beuveries, coucheries et tromperies comprises. Leur mode de vie hors des opérations « anti terroristes », est assez généralement exposé pour que nous puissions saisir qu'il y a dans le récit une séparation entre la vie personnelle des membres de l'Unité et leur rôle d'agents d'infiltration.

Dans cette première saison le sexe, évidemment toujours présent dans toutes les séries internationales, n'est-il à l'œuvre qu'une seule fois entre un agent et son supérieur pour un coït à la hussarde dans les locaux de l'Unité.

* cf Sylvain Cypel « L'Etat d'Israël contre les juifs » Editions La Découverte.

FAUDA Saison 2

La simplicité biblique dirait « on prend les mères et on recommence ». Le principe sera respecté à l'Unité israélienne. L'ennemi Abou Ahmad a été tué à la fin de l'épisode précédent. Le récit exonère les Israéliens de sa mort. Ce membre du Hamas, présumé terroriste, n'a pas été tué par la brigade israélienne mais par Walid un autre Palestinien. Le tour est joué d'habitude sans frais l'Unité. Les luttes internes font se tuer entre eux les militants du Hamas. Cette saison 2 va fonctionner à l'identique de la première, par une propagande qui ne sera pas celle d'un point de vue sur l'analyse introspective d'un mode de vie qui serait supérieur à l'autre entre Israéliens et Palestiniens. Non ! L'urgence consiste à maintenir le cap, Palestiniens : *tous terroristes*. Les responsables de l'Autorité palestinienne, dès qu'ils apparaissent, sont assez justement dépeints même si le trait est un peu gros. Ils sont dans une logique de collaboration. Le responsable de l'Unité entre chez eux sans rendez-vous. Et le membre de l'Autorité qui le reçoit arrange toujours ses affaires, même pas de règles à double jeu mais des gens acquis et transparents, comme s'ils gèreraient une antenne de l'Unité israélienne.

Dans cette Saison 2 la donne va évoluer et le curseur du terrorisme monter d'un cran. L'ennemi public numéro 2 s'appelle Al Makdassi, c'est un dissident de Daesh qui rentre de Syrie. Après le Hamas il fallait que le scénario aggrave la situation. Le scénariste de la série avec Lior Raz, Avi Issacharoff livre, dans un entretien ce que devrait être la réception de *Fauda* : « Rien que le titre *Fauda* (Le Chaos) est significatif et correspond à l'état de chaos dans lequel nous vivons. En Israël ou dans les territoires palestiniens occupés NDLR je pense que nos intentions étaient en quelques sortes de perturber les spectateurs. Est ce que nous regardons, quelque chose qui pourrait arriver ? C'était l'idée. Je pense qu'en regardant *Fauda* on peut presque ressentir ce qu'il se passe, même devant la télé on peut avoir l'impression de le vivre ». Le vivre peut-être mais le ressentir comme une réalité, sera difficile.

Car voir s'affronter, en faisant parler la poudre, sur une place de Naplouse des Israéliens surarmés et des Palestiniens lourdement armés eux aussi, ne recouvre aucune réalité et renvoie simplement à un genre : le Western. Et c'est bien ce qui dérange dans cette série qui se voudrait le reflet d'une réalité, mais comme celle-ci n'existe pas, sa construction est seulement idéologique. Son projet réel pour formater l'avenir est celui d'une saga calquée sur le modèle US, redisons-le, celui d'une colonisation de remplacement dont le Western déclina la légende.

Et Avi Issacharoff ajoute « En tant que journaliste j'allais à la rencontre de représentants palestiniens, qu'ils appartiennent à l'Autorité palestinienne ou qu'ils soient de simples citoyens. J'ai également rencontré ceux considérés comme des terroristes, pour apprendre les connaître pas forcément pour rigoler, mais écouter leur histoire pour pouvoir la transmettre à la presse israélienne. Au risque d'exagérer : notre mission est sacrée. Les gens ici ne

veulent pas entendre parler des Palestiniens, et du cÅ´tÅ© palestinien, on ne sÅ©intÅ©resse pas non plus aux IsraÅ©liens. Mais il faut continuer de montrer aux gens de chaque cÅ´tÅ© le point de vue de lâ??ennemi. LÅ©autre cÅ´tÅ© doit voir Å©sa. Que ce soit les IsraÅ©liens, les Palestiniens ou le reste du monde Å©. VoilÅ© un discours bien rÅ©dÅ©, celui du fantasme de la comprÅ©hension mutuelle et dÅ©une entente nÅ©cessaire, alors que la sÅ©rie est un document Å© charge dont le background : Å©« tous terroristes Å© pointe sans ambiguÅ©tÅ©, ce que ce type dÅ© anathÅ©me Å©nonce pour rendre irrÅ©conciliable toute idÅ©e dÅ©entente mutuelle. Mais cette colonisation sÅ©incruste aussi sur lâ??Å©cran. Je me suis livrÅ© Å© une expÅ©rience qui, sans Å©tre infallible, dit quand mÅ©me que les IsraÅ©liens colonisent Å©galement lâ??Å©cran sur lequel se dÅ©roule *Fauda*. JÅ©ai chronomÅ©trÅ© la prÅ©sence Å© lâ??Å©cran, des Palestiniens et des IsraÅ©liens. Sur une durÅ©e totale de 525 minutes de cette saison 2, la prÅ©sence Å© lâ??Å©cran des Palestiniens se solde par 170 minutes, un timing essentiellement consacrant Å© comploter, jamais dans une sÅ©quence de leur vie quotidienne amicale ou familiale. Les 355 minutes restantes sont entiÅ©rement dÅ©diÅ©es Å© lâ??UnitÅ© israÅ©lienne pour ourdir sa traque impitoyable mais Å©galement pour se soucier du repos du guerrier, de sa famille, du moral des femmes et des enfants face Å© lâ??absence du mari et du pÅ©re, ou retrouver les membres de lâ??UnitÅ© pour copieusement arroser ces moments de retour au bercail. *Fauda* est avant tout une sÅ©rie israÅ©lienne Å© destination dÅ©un public israÅ©lien.

Dans cette saison 2, le rÅ©le des femmes palestiniennes, sans Å©tre prÅ©pondÅ©rant, nÅ©est pas absent ou seulement dÅ©coratif. La premiÅ©re qui sera visible et active est la doctoresse Shirin Al Abed interprÅ©tÅ©e par lâ??actrice franco Å©libanaise LaÅ©titia EÅ©do. Elle sera prise entre le feu de deux hommes : Walid son cousin adjoint dÅ©Abou Ahmad dans la saison 1 qui lui demandera son aide pour un attentat et lui fera une demande en mariage qui sÅ©avÅ©re trÅ©s vite un mariage forcÅ©. LÅ©autre homme est le meneur de lâ??UnitÅ© dÅ©infiltration Doron Kamillo / Lor Diaz co-auteur de la sÅ©rie, qui va lourdement la courtiser Å© coup de mensonges et de sÅ©duction de pacotille. Dans *Fauda 2*, lâ??expression des sentiments a plus Å© voir avec lâ??Å©talage dÅ©une sensiblerie vieillotte que de la rÅ©elle prise en charge dÅ©un univers sentimental complexe. Evidemment le scÅ©nario va pousser Shirin Å© choisir, dÅ©un cÅ´tÅ© son cousin Walid et sa demande de mariage forcÅ© au nom de la cause et du groupe, de lâ??autre Doran le joli cÅ©ur qui avance ses pions de professionnel du renseignement. Pas de suspens. Par une exigence liÅ©e Å© lâ??enquÅ©te, Doran arrivera Å© ses fins en faisant de Shirin sa maitresse. Pour sa sÅ©curitÅ© il lâ??enfermera dans un bÅ©timent rÅ©servÅ© Å© lâ??UnitÅ©. Il obtiendra dÅ©elle quÅ©elle trahisse le camp palestinien, proposition faite Å© la plupart des femmes palestiniennes approchÅ©es par lâ??UnitÅ© contre un passeport israÅ©lien pour Å©chapper au sort tragique que lui rÅ©serve la suite de son passage Å© lâ??ennemi. La simplicitÅ© du scÅ©nario de *Fauda* laisse rÅ©veur, il nÅ©est que celui de la vengeance quÅ©accompagne une violence dÅ©bridÅ©e. LÅ©ensemble de cette Saison 2 est, comme la premiÅ©re, filmÅ© sans soin, privilÅ©giant de trÅ©s gros plans hurleurs comme excellence de lâ??intensitÅ©. LÅ©ultime constat de cette saison est cruel : nous sommes devant une sÅ©rie pas rÅ©jouissante mettant face Å© face deux mafias dont lâ??une vit en famille alors que le destin de lâ??autre est de fuir. Parce que cÅ´tÅ© palestinien sÅ©ils sont : tortionnaires, traitres, collabos, cÅ´tÅ© israÅ©lien ils sont gangrenÅ©s jusquÅ© lâ??os par lâ??idÅ©e de vengeance, la fin justifiant toujours les moyens. Alors oui ! Le scÅ©nario de cette vengeance a une autre idÅ©ologie, et elle nÅ©est pas Å© lâ??avantage de leurs auteurs, celle dÅ©un rÅ©cit qui serait celui de lâ??affrontement de deux groupes mafieux, semblable Å© ceux des gros bonnets de la drogue, sans autre vision que celle de mutuellement sÅ©liminer Å© armes trÅ©s inÅ©gales. Pour faire la diffÅ©rence et ne pas risquer dÅ©amalgame ou dÅ©Å©galitÅ© entre les deux groupes il suffira de se souvenir des mots dÅ©Elias Sanbar : Å©« Ne jamais oublier quÅ©IsraÅ©l est nÅ© en rÅ©ponse Å© la

barbarie nazie, donc, dans le camp du bien Â».

FAUDA Saison 3

Cette Saison 3 débute sur une proposition différente des deux autres. L'air de la vengeance n'y est pas immédiat et nous pourrions croire à un début d'entente cordiale entre Palestiniens et Israéliens. L'effet de surprise sera bref. Les premiers plans trompeurs nous ont montré Doron Kavillio / Lior Raz producteur et acteur principal de la série, à Hébron ville symbolique de l'occupation israélienne de la Palestine, dans laquelle six cents colons sont protégés par mille soldats en armes dans une colonie mitoyenne du centre historique, qui a expulsé les habitants palestiniens de leur centre historique : la célèbre rue Shuhada. Les Palestiniens y sont tracassés et humiliés quotidiennement par des colons ultra orthodoxes.

Nous allons être fixés rapidement, Doron a aussi une infiltration XXL dont nous ne saurons rien de la construction, mais le voilà sous le pseudonyme arabe d'Abou Fadi coach de Bashar un jeune boxeur palestinien qui lui voue une confiance absolue. Pratiquement nous aurions pu glisser vers un mieux et imaginer le peu d'humanité à laquelle les plans calmes d'Hébron et la vision du jeune boxeur devenu l'ami de Doron nous invitaient. Mais cette sensation sera très vite gommée et disparaîtra du champ des possibles.

Parallèlement à cette introduction nous assistons à la libération d'un prisonnier palestinien ex-cadre du Hamas répondant au prénom de Jihad, phonétiquement une infime différence entre ce prénom et le Djihad. Il est le père du jeune boxeur Bashar coaché par Doron qui est devenu l'ami de la famille. C'est ce père qui vient d'être libéré que Doron veut approcher. La boxe comme projet va disparaître des radars.

Cette troisième saison est un peu plus laborieuse que les deux précédentes, la grammaire cinématographique, si ce terme a encore un sens appliqué aux séries, y est un peu plus rigoureuse. Le montage répond davantage à l'action et à la « psychologie » qui l'accompagne, les plans *noir* sont plus finement éclairés. Les séquences s'enchaînent avec plus de souplesse. Les gros plans hurleurs d'insulte que la situation se tend y sont moins nombreux.

L'infiltration avec son nom arabe est l'ami de la famille. Bashar sera, lui, l'innocent utile qui va apprendre la vie à ses dépendants et quand il apprendra que c'est pour se rapprocher de son père que Doron lui a proposé de l'entraîner à la boxe, il se sentira horriblement trahi. Ce grain de sable d'humanité va être emporté dès le 3ème épisode par un enchaînement de violence. Toutes les actions vont se solder par d'innombrables morts d'un palestinien. Tous les chefs de réseaux dont Fauzi le plus recherché seront tués par l'Unité et des renforts militaires, la violence sur le terrain sera décapante. Finies les disparitions subites de l'ennemi public à l'arrivée de la brigade, comme dans les saisons 1 et 2. C'est dans ce chaos de larmes et de sang que nous devons nous rappeler que les auteurs de la série nous assurent ne pas avoir d'autre ambition officielle que celle de nous divertir. Le projet a assurément un fondement idéologique : discréditer les Palestiniens essentiellement par la négativité de leur représentation, mais aussi, en montrant d'une façon poussée jusqu'à la caricature, les structures liées à l'Autorité palestinienne comme ringardes et collabos.

Tout au long de cette troisième saison, si le scénario se complexifie, les représentations sociologiques vont de mal en pis. Comme dans les deux saisons précédentes, il y a une

discordance vertigineuse entre la représentation du corpus social israélien et celle du corpus palestinien. On en revient encore au western dans lequel le corps social de ceux qui sont nés pour « vaincre » est exposé comme ici dans son entièreté : le combattant, sa femme ou sa compagne, ses enfants, la vie affective de la famille dans un quotidien reconnaissable. Mais aussi des moments de vie sexuelle virile, ou de vie en couple, ou entre amis. La représentation de la vie palestinienne, elle, ne baigne jamais dans l'intimité de la vie quotidienne. Chacun vit selon un rituel issu des clichés sur le rôle prépondérants des hommes, l'effacement des femmes et surtout une vie sociale bordée par la peur des vengeances de tout poil suite aux actes des maris, pères, frères. Aux Israéliens les libations et la joie des retrouvailles, aux Palestiniens la stricte rigueur du cliché colporté sur la famille musulmane, transie par la peur de la vengeance.

Bashar est contraint de fuir puisque c'est lui qui a entraîné la mort de son cousin Fauzi suite à l'infiltration russe de Doron/Abou Fadi son *coach*. C'est avec son père que cette fuite s'opère car il veut protéger son fils, considéré comme un traître, le Hamas exige qu'il soit éliminé. Leur cavale va rebondir pour donner un peu plus de corps au scénario. Ils rencontrent par hasard un jeune couple israélien visitant la Cisjordanie. Ils décident de leur enlèvement en braquant sur eux l'arme que leur a remis un passeur. C'est donc en pleine nuit qu'ils empruntent un tunnel qui les conduira jusqu'à Gaza.

L'ennemi de cette saison ne sera pas incarné par un homme à abattre mais sera porté et symbolisé par une infiltration dans une ville tabou à vacuée par les forces israéliennes mais maintenue sous un blocus aux frontières d'acier : Gaza. Une infiltration taboue et compliquée puisque les forces israéliennes ont quitté la bande de Gaza depuis 2005. Alors comment faire ? Tourner à Gaza serait certainement beaucoup trop risqué. L'infiltration aura lieu, mais sur une base israélienne repeinte en Gaza. Bashar, son père et leurs otages doivent trouver un lieu où ils pourront se cacher et maintenir leurs otages en captivité. Evidemment ce qui occupe leur projet est l'échange de ces otages contre des prisonniers palestiniens enfermés dans les prisons israéliennes. On se souvient de ces échanges disproportionnés qui en disent long sur la valeur d'un échange, donc de cette question philosophique de la valeur des individus qui pourrait se résumer à une morale simple : suivant que vous serez israéliens ou palestiniens ?! Un israélien Gilad Shalit prisonnier des Palestiniens a été échangé contre quatre cent soixante-dix-sept Palestiniens. Des libérations qui s'apparenteraient plutôt à une permission de sortie puisque certains prisonniers sont, dès leur sortie, localisés, rattrapés et replacés dans leur cellule.

L'Unité débarque à Gaza à la recherche des deux otages, la scène continue avec un seul objectif : un désir effréné de vengeance. L'otage homme arrive à fuir mais sera tué par un garde du Hamas car il n'a pas répondu en arabe aux sommations. Yaara l'otage restante sera utilisée au mieux du cliché habituel des groupes terroristes. Elle lira un texte écrit par le Hamas avec demande express de se plier aux demandes du groupe gazaoui. Le scénario ne comporte pas, on l'a vu, de séquences sentimentales sincères d'un palestinien. Les auteurs vont imaginer et écrire une histoire incongrue et invraisemblable qui fera tomber amoureux Bashar de son otage. Comme quoi les Palestiniens racontés par Israël ne peuvent se retrouver que dans des situations impossibles avec une impasse comme projet. Ce détail est malgré tout un lapsus dont nous savons qu'il cache en général une écriture inconsciente, dont les auteurs nous disent clairement en créant cette pseudo idylle : il n'y a rien à espérer.

Lâ??UnitÃ© a ses indics dans la population, de grÃ© ou de force. AprÃ©s avoir forcÃ© la porte dâ??une maison gazoui, son occupant va Ãªtre contraint avec le sourire dâ??appeler un mÃ©decin pour porter secours Ã un blessÃ© de lâ??UnitÃ©.

Ces IsraÃ©liens repartiront sourire aux lÃ©vres au volant dâ??un vÃ©hicule sur le pare-brise duquel est collÃ© Press bien visible. CÃ©est le vÃ©hicule du gars dont ils ont forcÃ© la porte, et quâ??ils ont retournÃ©, sous-entendu le taux de sympathie pour les sionistes existe mÃªme Ã Gaza. Vient le moment de la libÃ©ration de lâ??otage Yaara. Les ordres sont donnÃ©s Ã lâ??UnitÃ© par Hila leur cheffe de groupe devant ses Ã©crans gÃ©ants. Allez ! Au boulot : si vous rencontrez des Ã©coles ou des mosquÃ©es vous avez carte blanche. Lâ??otage sera libÃ©rÃ©. Retour cÃ¢tÃ© israÃ©lien, Doron le meneur de lâ??UnitÃ© passera dâ??abord voir ses enfants restÃ©s au domicile familial pour une sÃ©ance dâ??affection partagÃ©e. La suite se fera dans les bras de Hila devenue sa maitresse.

Le douziÃ©me et ultime Ã©pisode sera un concentrÃ© de tout ce qui prÃ©cÃ©de. Nous sommes chez un membre de lâ??UnitÃ©, les hommes sâ??affairent dans la cuisine pour prÃ©parer un repas, on plaisante, on se serre les coudes. On est entre hommes. Le seul enfant prÃ©sent va embarrasser lâ??assistance en demandant qui a tuÃ© AvihaÃ¯ son pÃ©re, mort sous le choc dâ??un *tir ami* venu dâ??un membre de lâ??UnitÃ©. RÃ©ponse embarrassÃ©e, on joue Ã noyer le poisson. Le poisson ne sera pas noyÃ© tout Ã fait. Nous sommes en IsraÃ©l. Bashar est passÃ© de Gaza en IsraÃ©l en empruntant le mÃªme tunnel que pour son arrivÃ©e. Par un coup du sort assez invraisemblable qui sent le besoin de hisser le clap de fin de cette saison 3, il retrouve Yaara lâ??ex-otage et appelle Doron. Branle bas de combat. Yaara sera tuÃ©e par Bashar. Il sera emmenÃ© sous grosse escorte en prison pour y Ãªtre incarcÃ©rÃ©. Son incarcÃ©ration ouvre la voie Ã la saison 4, mais nous permet de noter quâ??aucune saison ne se termine par un *succÃ©s* palestinien. Yaara est la seule femme identifiÃ©e tuÃ©e de cette sÃ©rie et elle est tuÃ©e par un Palestinien du Hamas. Un meurtre individuel, dâ??une grande lÃ©chetÃ©, comprendront les spectateurs, et sans rapport avec les enjeux dâ??un combat entre de vrais hommes. Triste fin Ã charge Ã©videmment sans aucune Ã©paisseur psychologique, dont est victime une femme. Les femmes sont bien sÃ©r minoritaires dans cette sÃ©rie bien musclÃ©e, deux dans lâ??unitÃ© mais une seule avec armes Ã la main.

Fauda la sÃ©rie aux trois saisons, qui prive, sur trois fois douze Ã©pisodes, les Palestiniens et Palestiniennes de toute vie affective ou amoureuse, de toute vie sociale ou familiale autour dâ??une maklouba . Quelle meilleure dÃ©finition de la fÃ©rocitÃ© de cette occupation que leur emploi du temps. Celui-ci coche prioritairement dans ses trois saisons, les cases : fuir, avoir peur des vengeances, trahir pour survivre, chercher des moyens de rÃ©sistance inexistant pour rÃ©sister, quand mÃªme, par tous les moyens. Fauda ne serait pas une SÃ©rie rÃ©aliste. Bien sÃ©r que si ! Ces trois saisons sont un aboutissement dont le background murmure : on vous dÃ©logera coÃ»te que coÃ»te et nous vous contraindrons par la force Ã reconnaÃ®tre quâ??il nâ??y a pas de place pour vous, les Palestiniens, sur cette terre.

Bernard Favier

Tags

1. culture
2. fauda
3. Israel
4. kill them all

5. palestine
6. sÃ©rie

date crÃ©e
2020/10/28